

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Saint Jean n. 30.

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau ou l'ABONNÉ, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. de matin jusqu'à 4 h. de soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

## ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 29. Bataille et prise d'Oporto, par le maréchal Soult, contre les portugais (1800).

### FRANCE.

Paris, 9 janvier.

#### SEANCE ROYALE.

Pour la reprise de la session des Chambres.

Les précautions ordinaires ont été prises sur la ligne que doit parcourir le roi pour se rendre à la chambre des députés. Le passage est interdit sur le Pont-Royal et sur le pont de la Concorde. La baie est bordée par la troupe de ligne et par la garde nationale, et le public est tenu à distance. Il est vrai de dire qu'il est fort peu nombreux.

Il y a autour de la chambre un grand mouvement de voitures qui amènent MM. les pairs et MM. les députés, ainsi que les personnes munies de billets.

A l'intérieur, les dispositions d'usage ont été prises. Un fauteuil a été préparé pour le roi, des plians pour le duc de Nemours et le duc de Montpensier, sous des piliers en ce moment à Paris.

Les maréchaux, les amiraux, les ministres arrivent successivement et prennent place, ainsi que le conseil d'état, sur les degrés de l'estrade, où des sièges ont été disposés.

La chambre des députés est très nombreuse. MM. les pairs sont proportionnellement en beaucoup moins grand nombre. M. Pasquier a revêtu la simarre, et sa tête est ornée de son mortier jaune le plus éclatant. Les dames en très grand nombre dans les tribunes et dans les couloirs, se font généralement remarquer par l'élégance de leur toilette. On peut, en attendant l'arrivée du roi, étudier les modes d'hiver. MM. les députés n'y manquent pas et leurs jumelles s'arrêtent de préférence sur les frais visages qui émaillent cette assemblée, où

les dames un peu sur le retour sont en plus grand nombre, il faut bien en convenir. Les pairs gais parmi les honorables s'approchent des dames placées dans les couloirs et leur désignent les célébrités parlementaires.

Le roi est arrivé à la chambre à une heure un quart. Il y avait été précédé par MM. s Adélaïde, la duchesse de Nemours et la princesse Clémentine. La reine et la duchesse d'Orléans n'assistent pas à la séance. Les trois princesses avaient quitté le d'oul. Mme Adélaïde avait une robe de velours violet; Mme de Nemours une robe de satin bleu à volans de blonde noire, et la princesse Clémentine une robe de velours vert. Toutes trois portaient des cachemires magnifiques, provenant sans doute des présents de Mehemet-Ali.

La reine Christine se trouve dans une tribune réservée.

A une heure vingt minutes, un huissier a annoncé le roi, qui a monté les degrés de l'estrade d'un pas ferme, mais un peu pesant. S. M. paraît jouir d'une assez bonne santé. Au moment où le roi va monter les degrés, il tire de sa poche un mouchoir qu'il déploie. Le roi, assis et couvert, prononce les premiers mots de son discours d'une voix mêlée de larmes, mais qui se raffermie bientôt.

Messieurs les pairs, messieurs les députés.

L'affection et la sympathie de la France ont soutenu mon courage. Le cœur toujours navré, mais plein de confiance dans votre dévouement, en vous appelant moi-même à reprendre le cours de vos travaux, j'ai voulu achever aujourd'hui ce que ma douleur m'avait forcé de laisser incomplet à l'ouverture de votre session. Vous avez déjà beaucoup fait pour la sécurité et l'avenir de la France. Je vous en remercie en son nom. Quelles que soient nos épreuves, moi et les miens nous consacrerons à son service tout ce que Dieu nous accordera de force et de vie.

A la faveur de l'ordre et de la paix, la prospérité nationale, attestée par le rapide ac-

croisement du revenu public, se déploie au delà des plus favorables espérances. Le ferme empire des lois est le gage le plus sûr du bien-être de tous comme de la force de l'état, et la conviction, partout établie, que les lois seront religieusement exécutées, rend moins fréquent l'emploi de leur sévérité. Je me félicite que nous ayons atteint cet heureux résultat.

J'ai la confiance que notre prospérité suivra son cours, sans interruption et sans obstacle. Mes relations avec les puissances étrangères continuent d'être pacifiques et amicales.

L'accord des puissances a affermi le repos de l'Orient et amené, en Syrie, pour les populations chrétiennes, le rétablissement d'une administration conforme à leur foi et à leur vœu.

Je déplore les troubles qui ont récemment agité l'Espagne. Dans mes relations avec la monarchie espagnole, je n'ai en vue que de protéger nos légitimes intérêts, de garder à la reine Isabelle II une amitié fidèle, et de témoigner pour les droits de l'humanité ce respect secourable qui honore le nom de la France. (Approbation.)

Par la prise de possession des Marques, j'ai assuré à nos navigateurs, dans ces mers lointaines, un appui et un refuge dont la nécessité était depuis long-temps sentie.

Grâce aux efforts persévérants de notre brave armée, notre domination dans l'Algérie devient partout stable et respectée. La vigilance et la régularité de l'administration achèveront l'œuvre si glorieusement poursuivie par le courage de nos soldats.

J'ai ouvert avec plusieurs états des négociations qui auront pour effet d'impulser à notre agriculture, à notre commerce et à notre industrie un plus actif essor, de procurer à nos intérêts nationaux des facilités nouvelles.

Les lois de finances et divers projets de

## FEUILLETON.

### LE CORRICOLO.

La Villa Giordani.

ÉPIQUE.

(Suite.)

La montagne venait de se fendre sur une longueur d'un quart de lieue. Une flamme ardente s'échappait de cette gerçure infernale, et au pied de cette flamme bouillonnait, en prenant sa course vers la villa, un fleuve de lave qui menaçait de l'avoir, avant un quart d'heure, engloutie et dévorée.

Lia, au lieu de profiter du temps qui lui était accordé pour sauver Odoardo et se sauver avec lui, crut que Dieu avait entendu et exaucé sa prière, et ses lèvres pâles murmurèrent ces paroles impies : "Seigneur, Seigneur, tu es grand, tu es miséricordieux, je te remercie !"

Puis, les bras, croisés, le sourire sur les lèvres, les

yeux brillants d'une volupté mortelle, toute illuminée par ce reflet sanglant, silencieuse et immobile, elle suivit du regard les progrès dévorants de la lave.

Le torrent, ainsi que nous l'avons dit, s'avancait directement sur la villa Giordani, comme si, par le à une des cités maudites, elle était condamnée par la colère de Dieu, et que ce fût elle surtout et avant tout que ce feu de la terre, rival du feu du ciel, avait mission d'atteindre et de punir. Mais la course du fleuve de feu était assez lente pour que les hommes et les animaux pussent fuir devant lui ou s'écarter de son passage. A mesure qu'il avançait, l'air, de lourd et d'humide qu'il était, devenait sec et ardent. Long-temps devant la lave les objets enchaînés à la terre et en apparence in-sensibles semblaient, à l'approche du danger, recevoir la vie pour mourir. Les sources se tarissaient en sifflant, les herbes se déséchaient en agitant leurs cimes jaunies, les arbres se tordaient en se courbant comme pour fuir du côté opposé à celui d'où venait la flamme. Les chiens de garde qu'on lâchait la nuit dans le parc étaient venus chercher un refuge sur le porron, et se pressant contre le mur hurlaient lamentablement. Chaque chose créée, mu-

par l'instinct de la conservation, semblait réagir contre l'épouvantable fléau. Lia seule semblait hâter du geste sa course et murmurer à voix basse : Viens ! viens !

En ce moment il sembla à Lia qu'Odoardo se réveillait. Elle s'élança vers son lit : elle se trompait ; Odoardo, sur lequel pesait pendant son sommeil cet air dévorant, se débattait aux prises avec quelque songe terrible. Il semblait vouloir repousser loin de lui un objet menaçant. Lia le regarda un instant, effrayée de l'expression douloureuse de son visage. Mais en ce moment les liens qui enchaînaient ses paroles se brisaient. Odoardo prononça le nom de Teresa. C'était donc Teresa que visitait ses rêves ! c'était donc pour Teresa qu'il tremblait ! Lia sourit d'un sourire terrible, et revint prendre sa place sur le balcon.

Pendant ce temps, la lave marchait toujours et avait gagné du terrain ; déjà elle étendait ses deux bras flamboyants autour de la roline sur laquelle était située la villa. Si à cette heure Lia avait réveillé Odoardo, il était encore temps de fuir, car la lave, battant de front le monticule et s'élançant à ses deux

loi destinés à opérer, dans notre législation et notre administration, des améliorations importantes, vous seront incessamment présentés.

« Messieurs, le monde est en paix. La France est libre, active et heureuse. J'ai eu et j'aurai pour but, jusqu'à mon dernier jour, d'assurer ce bien à ma patrie. C'est avec votre constant et loyal concours que j'y ai réussi. Vous m'aidez à maintenir, à continuer notre œuvre commune. Ce sera pour tous la plus digne récompense, et pour moi la seule consolation que je puisse désormais espérer. »

De nouveaux sanglots étouffent ici la voix du roi. L'assemblée hésite un instant, ne sachant pas si le discours est terminé; mais quand le roi rassemble les feuillets de son manuscrit, des cris de vive le roi! se font entendre. Le roi y répond par des saluts réitérés, et en portant la main sur son cœur.

M. le garde des sceaux se lève, et déclare, au nom du roi, que la session des deux chambres pour 1843 est ouverte.

M. le ministre de l'intérieur lit ensuite la formule du serment qui est prêtée par les membres nouvellement nommés.

Quand la liste est épuisée, M. le ministre se tourne vers le roi qu'il salue, et S. M. se retire au milieu de nouvelles acclamations, suivie de ses deux fils.

La nomination de M. le capitaine de vaisseau Bruat au commandement des îles Marquises est annoncée ce matin par le *Moniteur*. L'ordonnance de nomination est du 7 janvier.

Nous lisons dans l'*American de Brest*:

« Des deux corvettes de charges dont l'armement est ordonné par M. le ministre de la marine et des colonies, la frégate la *Danat*, commandée par le capitaine de vaisseau Olivier, ira, dit-on, renforcer la station des îles Marquises. Il est à désirer que cette nouvelle soit exacte. Nous avons vu par le message du président Tyler au congrès américain l'intention du gouvernement des États-Unis d'avoir des forces navales imposantes dans l'Océan Pacifique et sur toute la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Le gouvernement anglais, de son côté, a pour principe d'avoir toujours et partout un nombre de croiseurs au moins égal à celui des autres puissances maritimes; il n'y a donc pas de doute que les forces navales de la Grande-Bretagne vont être également augmentées dans ces parages. Il importe dès lors à la France de ne pas trop rester en arrière de ces deux puissances. On comprendra l'importance que peut avoir la possession de l'archipel des îles au moment où l'Angleterre et les États-Unis sont en litige pour un territoire qui, pour être efficacement contesté, les obligera à entretenir un grand nombre de bâtiments de guerre dans l'Océan Pacifique. »

— En annonçant la construction de navires de guerre à vapeur pour le Mexique dans les *Châtiers*, un journal de Londres faisait naguère obser-

ver qu'il deviendrait difficile de refuser à la Russie le droit de demander de pareils bâtiments à l'industrie britannique.

ver qu'il deviendrait difficile de refuser à la Russie le droit de demander de pareils bâtiments à l'industrie britannique.

Nous apprenons en effet qu'on construit à Blackwal, pour le compte du gouvernement russe, cinq frégates à vapeur, qui sont destinées à agir dans la mer Noire contre les Circassiens. Pour éluder les réglemens qui défendent le passage des Dardanelles aux navires de guerre, les frégates en question déposeront leurs canons, qui seront transportés comme lest par des bâtiments de charge, et elles les reprendront après avoir passé le détroit.

La chambre de commerce de Marseille vient d'adresser la lettre suivante à M. Ferdinand de Lesseps, consul-général de France à Barcelone:

« Marseille, 23 décembre 1842.

« Monsieur le consul-général,

« La chambre de commerce de Marseille a appris avec un juste sentiment de fierté nationale votre noble et courageuse conduite dans les derniers événements de Barcelone.

« Dans cette grave occurrence, vous avez, comme toujours, dignement représenté le pays. Vous seul, monsieur le consul de France, par vos énergiques représentations, avez tenu tête aux événements et au grandir votre mission à la hauteur des circonstances.

« Avec un zèle infatigable et au péril de votre vie, vous n'avez cessé de veiller à celle de vos nationaux; vous avez fait plus: votre sollicitude s'est étendue à tous ceux qui ont imploré votre appui, au nom du malheur; pour vous, il n'y a pas eu d'étrangers.

« Dans l'accomplissement des devoirs que vous vous étiez imposés, vous n'avez rien oublié, si ce n'est le soin de votre propre sûreté; et le navire hospitalier qui a couvert de notre pavillon tant d'existences compromises, vous a reçu le dernier. C'était bien la représenter la France, ce pays des nobles inspirations et des généreux dévouemens.

« Le gouvernement vous a hautement témoigné sa satisfaction; il a donné un éclatant démenti aux basses calomnies répandues par les ennemis de la France, et qui n'ont pas été le moindre titre de votre gloire; oui, monsieur le consul, ses attaques, en imprimant à votre conduite un nouveau caractère de nationalité, n'ont fait que vous relever encore dans l'opinion.

« Notre chambre éprouve le besoin de joindre ses félicitations aux témoignages flatteurs que vous recevez de toutes parts. Les rapports fréquents de Marseille avec la capitale de la Catalogne font deux sœurs de ces grandes cités, et les services rendus à l'une, doivent nécessairement retentir dans le cœur de l'autre, aussi, notre chambre vous devait-elle, au nom du commerce qu'elle représente, l'expression toute particulière de sa reconnaissance.

« Nous vous prions, monsieur le consul-général, de vouloir bien être l'interprète des mêmes sentimens auprès du brave commandant Gautier qui, mettant son épée au service de tant d'intérêts et de tant d'infortunes, vous a si bien secondé au milieu de ces graves événemens, et a, lui aussi, des droits à l'admiration du pays.

« Veuillez agréer, etc.

Une lettre vient d'être adressée aux journaux de Marseille par M. J.-M. Casy, ex-président de la junte de Barcelone. Dans cette

forme jusqu'au moment où il s'abîmait en cendres dans l'inondation ardente, qui s'avangait toujours. Enfin les premiers flots de lave commencèrent à paraître dans les allées du jardin. A cette vue Lia comprit qu'à peine il lui restait le temps de veiller Odoardo, de lui reprocher son crime et de lui faire comprendre qu'ils allaient mourir l'un par l'autre. Elle quitta la terrasse et s'approchant du lit:

— Odoardo! Odoardo! s'écria-t-elle en se couvant par le bras; Odoardo, lève-toi pour mourir! Ces terribles paroles, dites avec l'accent suprême de la vengeance, allèrent chercher l'esprit du comte au plus profond de son sommeil. Il se dressa sur son lit, ouvrit des yeux hagards, puis au reflet de la flamme, aux pétillemens des carreaux qui se brisaient, aux vacillemens de la maison que les vagues de lave commençaient d'étreindre et de secouer, il comprit tout, et s'élançant de son lit:

— Le volcan! le volcan! s'écria-t-il. Ah! Lia! je te l'avais bien dit!

Puis, bondissant vers la fenêtre, il embrassa d'un

« C'est il trace un tableau fort rembruni de la situation faite à l'Espagne par le gouvernement d'Espartero, et il justifie ainsi le mouvement de Barcelone. Il explique la ligne de conduite par lui suivie jusqu'au jour où il se retira à bord du *Mélagre*, quand l'arrogance et la pour déposant ses collègues, et ne lui laissant la présidence que pour parler aussitôt de transaction; il protesta, par une lettre rendue publique, contre la transaction déjà résolue.

Mais le but de la lettre est surtout de réclamer contre les accusations de la presse de Londres.

« A peine échappé aux bourreaux du régent, je vois encore les Anglais me disputer le dernier bien d'un exilé, l'honneur, je touche aux rivages de France, et déjà, grâce au *Morning Chronicle*, je me trouve subitement doté de cent mille francs de rente, produit d'un vol de huit millions de réaux, dont le premier aurait été commis en qualité de payeur d'un corps, le second comme président de la junte.... Or, l'on sait déjà que la première qualité ne m'a jamais appartenu. Quant à la junte, je sais volontiers cette occasion de déclarer qu'elle n'a jamais reçu qu'environ 250 mille francs sur les fonds de la députation provinciale, somme assurément bien faible pour subvenir aux besoins d'une grande cité, pourvoir à l'urgence du moment et prévenir les excès que la misère aurait pu susciter. Et cependant la junte a fait plus; non seulement elle a donné un paie de 25 sous par jour au garde national et à l'habitant sous les armes, mais elle a, de plus, accordé leur paie intégrale à une foule de chefs et d'officiers de l'armée, les mêmes qui venaient de lever sur nous le glaive qui aujourd'hui s'appesantit sur nos têtes. Où donc est la vol? Que le *Morning Chronicle* et tout autre ennemi de Barcelone essaie de le prouver; qu'on apporte aussi les preuves de la précédente malversation qu'on m'attribue. Tant qu'on ne l'aurait pas fait, je démentirai la feuille anglaise comme attentant elle-même à mon bien qui est ma réputation. Et je lui adresserai, avec l'expression d'un juste mépris, le démenti d'un Espagnol fier de n'avoir à rougir devant personne.

« Je ne saurais terminer sans joindre mon témoignage de gratitude à tous ceux qui ont mérités le noble conduite de M. le consul français. Une foule d'Espagnols ont dû la vie à M. de Lesseps. Infatigable pendant toute la durée de l'insurrection, il fut la providence des réfugiés, et tous, sans distinctions de parti, trouvèrent au près de lui la même hospitalité, sans exception les familles de Van Haled, de Gutierrez et de Zavala. Il n'appartient qu'à la mauvaise foi de nier sur ce point le témoignage de Van Ha'en lui-même, d'inventer cette fable de refus de rendre au capitaine-général sa femme et ses filles. Que l'on se cho donc, puisque la presse anglaise m'oblige à le dire, que ces personnes ne furent enlevées qu'à l'aide d'un charitable subterfuge de M. le consul.

« Le représentant de la France s'étant présenté à la junte, me demanda si je m'opposerais à la sortie d'une famille française à laquelle il venait de livrer un passeport; c'était la première visite que je recevais de lui. Je n'hésitai pas à la satisfaire, et la famille en question allait s'embarquer, lorsque j'eus avis que c'étaient les dames Van Haled avec le général Chycon; mais je ne voulais pas revenir sur ma parole; M. le consul, en me disant qu'à l'humanité, qui m'est, certes, aussi chère qu'à personne, ne nous enleva pas moins

coup d'œil tout cet horizon brûlant, jeta un cri de terreur, courut à l'extrémité opposée de la chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur Naples, et voyant toute retraite fermée, il revint vers la comtesse en s'écriant désespéré:

— Oh! Lia, Lia, mon amour, mon âme, ma vie, nous sommes perdus!

— Je le sais, répondit Lia.

— Comment, tu le sais!

— Depuis une heure, je regarde le volcan! je n'ai pas dormi, moi!

— Mais si tu ne dormais pas, pourquoi m'as-tu laissé dormir?

— Tu rêvais de Teresa, et je ne voulais pas te réveiller.

— Oui, je rêvais qu'on voulait m'enlever ma sœur une seconde fois.

Je rêvais que j'avais été trompé, qu'elle était bien réellement morte, qu'elle était étendue sur son lit dans sa petite chambre de la rue San-Giacomo, qu'on apportait une bière et qu'on voulait la clouer

de précieux étages politiques, des étages dont la présence eût arrêté peut-être le bombardement.

« Voilà comment M. Lesseps soutient politiquement le mouvement de Barcelone; voilà comment il se montre le protecteur, suivant la presse anglaise. Mais la même presse ne nous a-t-elle pas appris que nous avions été encouragés par la flottille, laquelle, remarquons-le en passant, arriva après notre victoire et fut bientôt rejointe par des vaisseaux anglais.

**MONTEVIDEO.**

Nous avons écrit depuis quelques jours d'aborder certaines questions incandescentes qui touchent immédiatement et matériellement, pour ainsi dire, à notre position comme étrangers. Cette position même nous en faisait un devoir et nous avons cru d'ailleurs convenable de laisser à la presse orientale le soin de protester contre les injonctions du tyran de Buenos-Ayres que nous n'avons point voulu enregistrer.

D'un autre côté, quelques-uns de nos compatriotes, hantés par ces idées, nous avaient fait espérer que notre conseil, mieux renseigné, reviendrait à la ligne de conduite qu'il aurait dû adopter tout d'abord et que l'amiral Massieu, conseillé à propos par plusieurs officiers qui ont plus que lui étudié le terrain entrerait désormais dans la voie que lui indiquait une prévoyante nationalité.

Les résultats se faisant attendre, il nous sera permis dès lors de demander à MM. Pichon et Massieu s'ils peuvent admettre sans contestation la pièce, inusitée, inopportune qui leur a été adressée par Rosas. Un blocus! et il invoque avec imbécillité et avec infamie le droit des gens! avec imbécillité, puisqu'une mesure telle n'a jamais été consentie que lorsque des forces suffisantes ont été déployées — avec infamie, puisqu'il ne s'agit ici que d'un blocus partiel tendant à priver une ville héroïque des vivres nécessaires à l'alimentation, et cela parce qu'ils ont reconnu toute leur impuissance contre les idées d'ordre, de liberté, d'indépendance. Misérables!

Sur qui d'ailleurs, nous le demandons, pénerait une telle mesure si jamais elle venait à être admise par les agens étrangers. Nos confrères du *Nacional*, du *Britannia*, du *Constitutionnel* se sont entendus pour repousser énergiquement une déclaration inouïe, conseillée, assurément, par M. Mendeville et à laquelle le canon étranger aurait déjà répondu si de méprisables influences ne se moitaient point en travers.

Mais, discutons froidement, dans l'intérêt de tous, la question qui nous occupe. Le blocus annoncé, en vertu du droit des gens, dit Rosas-Arana, par quelles forces suffisantes sera-t-il effectué, et dans quels termes? Il n'est que partiel, répondez-vous en nous jetant insolem-

ment le mot d'indulgence; reportez-vous de grâce aux premiers rudimens de ce droit des gens que vous invoquez et dites-nous en quelle circonstance, à quelle époque une semblable mesure a pu être consentie?...

Dans votre perversité et votre lâche impuissance contre les plus nobles sentimens, contre une résistance citoyenne improvisée et que nous admirons, vous avez de beaux exemples à imiter: déjà nous les avons cités: l'amiral Baudin au Mexique et lorsque se préparait l'affaire glorieuse et trop nécessaire de San Juan de Ulloa, permettait l'entrée des denrées de première nécessité dans tous les ports. — L'amiral Leblanc qui a laissé ici de si honorables souvenirs et que nous regrettons de plus en plus et de jour en jour a constamment suivi dans cette rivière la même ligne de conduite pendant la durée des hostilités provoquées par Rosas.

De tels antécédens joints à beaucoup d'autres qui nous échappent en ce moment doivent ce nous semble, en dehors de toute considération humanitaire, servir de règle, surtout à Rosas qu'on a traité aussi généreusement à l'époque indiquée. Mais que peut-on espérer d'un pouvoir qui ne s'appuie que sur le despotisme le plus absolu et qui glisse à chaque instant dans le sang? Le blocus ridicule et justement contesté de l'Uruguay et du Parana a d'ailleurs donné la mesure de la vile atrocité de Rosas. (Suite.)

Les amiraux Purvis et Massieu avant d'admettre le blocus rosista ont cru devoir prendre les ordres de MM. Mandeville et Durde. Nous regrettons vivement cette incertitude qui ne nous étonne nullement chez M. Massieu mais que nous n'attendions point de l'énergique rectitude dont le commodore avait déjà fait preuve.

Le bruit de la déroute complète d'une division de cavalerie ennemie se confirme et un mouvement de l'armée nationale ne nous laisse aucun doute à cet égard.

La désertion s'est glissée dans les rangs ennemis: malgré toutes les mesures de rigueur qu'emploie Oribe, depuis quelques jours près de 80 hommes ont passé à la ville. Afin d'arrêter ce mouvement, Oribe a mis à l'ordre du jour que tous les déserteurs seraient fusillés par le gouvernement national qui a décrété au contraire: " que tous les soldats ou officiers argentins qui se réuniront aux forces orientales qui défendent l'indépendance du pays et la cause de la liberté sur les rives du Plata seront accueillis avec sympathie. " D'autres clauses confirment d'ailleurs cette disposition d'une manière large et généreuse.

en tombant à genoux. Oh! pardonne-moi avant que je meure!

— Et que veux-tu que je pardonne? qu'ai-je à te pardonner?

— Odoardo! Odoardo! c'est moi qui te tue! J'ai tout vu, j'ai pris cette femme pour une rivale, et ne pouvant plus vivre avec toi, j'ai voulu mourir avec toi. Mon Dieu! mon Dieu! n'est-il aucune chance de nous sauver? N'y a-t-il aucun moyen de fuir? Viens, Odoardo! Viens! je suis forte; je n'ai pas peur. Courons!

Et elle prit son mari par la main, et tous deux se mirent à courir comme des insensés par les chambres de la villa chancelante, s'élançant à toutes les portes, tentant toutes les issues et rencontrant partout l'incroyable lave qui montait sans cesse, impassible, dévorante et battant déjà le pied des murs qu'elle se couvrait de ses embrasemens mortels.

Lia était tombée sur ses genoux, ne pouvant plus marcher. Odoardo l'avait prise dans ses bras et l'emportait de fenêtre en fenêtre en criant, appelant au

— Un avis publié pour vente d'esclaves par un des journaux de cette capitale a été officiellement et sévèrement désapprouvé par le gouvernement. Plusieurs compatriotes ayant souffert dans leurs intérêts dans des cas semblables, nous ne pouvons que les engager à la plus entière réserve à cet égard.

— Nous devons rappeler aussi que c'est le 31 de ce mois qu'expire le terme accordé pour la demande de patentes.

— ACQUISITIONS. — TRANSACTIONS. Décret de ce jour. Dans le terme de quarante-huit heures tous les contrats relatifs aux biens des émigrés qui auraient été passés depuis le 1er janvier de cette année devront être soumis au chef politique sous peine de nullité et de dégradation du notaire qui contreviendrait à cette disposition.

— L'ambulance établie par les soins des dames montevidéennes est installée dès aujourd'hui sous les auspices de la société philanthropique des dames orientales.

— En vertu d'une autre disposition supérieure les particuliers qui auraient en leur pouvoir chevaux, mules ou paturages doivent, dans les quarante-huit heures les mettre à la disposition de la police.

*Peigne et diplomatie.*

On dirait vraiment que le juste milieu va chercher les représentans de la France dans les bureaux de placement. C'est pour cela que nous avons souvent pour diplomates des gens tout à fait déplacés.

On se souvient que M. Guizot nous a donné pour consul à Jérusalem un garçon tailleur. C'était il est vrai peut-être comme nous l'avons fait remarquer dans le tems, le seul moyen qui nous fut laissé d'avoir sous le juste milieu un représentant qui put tenir le dé dans les conférences. Nos nationaux pourraient avoir ainsi à défaut de réparation d'honneur et d'intérêt, des réparations d'habit et de culottes.

Le juste milieu ne devrait pas s'arrêter en si beau chemin. Après avoir choisi un tailleur en Syrie, où sa politique avait trop de décousu, il s'est dit: " Qui prendrai-je pour Montevideo, où il y a un imbroglio si difficile à démêler? Ah! pardieu! du moment qu'il s'agit de démêler, je ne puis mieux faire que de prendre un perruquier..... " (Charivari.)

**MOUVEMENT DU PORT**

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 27 mars.

Liverpool 26 janvier, trois mats anglais *Orpheus*, 356 t. capit. M. Jean, à Renné Macfarlane, avec 450 fardans fèves, 1154 balots id., 220 caisses, 24 panniers, 90 t. charbon, 1290 barres fer, 15 planches id.

Buenos Ayres brick anglais *Lady Mary*

secours. Mais tout secours était impossible, la lave continuait de monter. Odoardo, par un mouvement instinctif, alla chercher un refuge sur la terrasse qui couronnait la maison, mais là il comprit réellement que tout était fini, et tombant à genoux et élevant Lia au-dessus de sa tête comme s'il eût espéré qu'un ange la viendrait prendre:

— O mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de nous!

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il entendit les planchers s'abîmer successivement et tomber dans la lave. Bientôt la terrasse vacilla et se précipita à son tour, les entraînant l'un et l'autre dans sa chute. Enfin les quatre murailles se replièrent comme le couvercle d'un tombeau. La lave continua de monter, passa sur les ruines, et tout fut fini.

ALEXANDRE DUMAS.

VIX.

dedans. C'était un rêve terrible, mais moins terrible encore que la réalité.

— Que dis-tu? que dis-tu? s'écria la comtesse saisissant les mains d'Odoardo et le regardant en face. Cette Teresa, c'est ta sœur?

— Oui.

— Cette femme qui loge rue San-Giacomo, au troisième étage, n. 11, c'est ta sœur?

— Oui.

— Mais ta sœur est morte! Tu mens!

— Ma sœur vit, Lia; ma sœur vit, et c'est nous qui allons mourir. Ma sœur avait suivi un colonel français qui a été tué. Moi aussi je la croyais morte, on me l'avait dit, mais j'ai reçu une lettre d'elle avant-hier, mais hier je l'ai vue. C'était bien elle, c'était bien ma sœur, humiliée, flétrie, voulant rester incon nue. Oh! mais que nous fait tout cela en ce moment? Sens-tu, sens-tu la maison qui tremble? entends-tu les murs qui se fendent? Oh! mon Dieu, secourez-nous!

— Oh! pardonne-moi, pardonne-moi! s'écria Lia



## Institution de Demoiselles dirigée par Mlle Fabreguettes.

Cet établissement va s'ouvrir pour nos jeunes compatriotes, et pour les personnes de toutes nations, dont les parents sont curieux de donner à leurs enfants une éducation française, présente selon notre aperçu un avenir de prospérité.

Elevés sous les auspices les plus favorables, sous le rapport des mœurs, du caractère et du talent de la directrice, cette institution offre aux parents la plus sûre garantie pour tout ce qui touche à l'éducation.

Car, l'éducation selon nous n'entend pas seulement le progrès de l'enseignement. L'éducation a des branches plus étendues, elle s'étend encore aux principes de morale que l'on doit inculquer aux jeunes filles, pour qu'elles deviennent un jour de bonnes mères de famille; aux devoirs de la religion, qui conduisent et soutiennent dans l'adversité, en nous arrêtant quelquefois, par cette pensée sublime, au bord du précipice, ou le malheur pourrait nous entraîner; aux arts d'utilité qui fournissent à la femme le moyen de se procurer par le travail une existence aisée, antidote assurée du vice.

La mission d'une institutrice est une mission pénible: il faut pour elle une vocation décidée inébranlable par les difficultés et les sacrifices; on n'embrasse pas la carrière de l'enseignement comme celle d'une profession industrielle. C'est un sacerdoce et le sacerdoce n'est pas un métier.

Sous tous ces rapports nous conseillons à nos compatriotes et au public l'établissement de Mlle Fabreguettes, assurés que nous sommes de la haute capacité et de la moralité de l'institutrice.

Voir aux annonces.

## AVIS DIVERS.

### Institution de Demoiselles, dirigée par Mlle Fabreguettes, rue Saint-Louis, n° 56.

Cette institution qui va s'ouvrir, recevra des externes, des demi-pensionnaires et pensionnaires, espagnoles et françaises.

L'enseignement qui sera démontré aux enfants d'une manière simple et agréable, comprendra la langue française, l'arithmétique, la géographie, les devoirs de la religion et en un mot tout ce qui concerne l'éducation d'une demoiselle.

La directrice, pleine de soins pour ces élèves, représentera pour les enfants une mère désireuse de corriger leurs défauts et de dresser leur esprit, et ne négligera rien non plus pour leur instruction.

Le prix de la pension se réglera avec les parents, de manière à être tout à fait à la portée de tous; au taux le plus modéré.

P. S. Les personnes qui désireront prendre des leçons particulières de français, pourront se rendre au domicile de l'institutrice où un cours sera ouvert à cet objet, de midi à deux heures, et le soir de six à neuf.

## AVIS INTERESSANT.

Un français, fabricant de matelas, nouvellement arrivé dans cette capitale, a l'honneur d'exposer qu'il arrange les vieux matelas et met comme neuf, leur autant la possibilité et d'autres salés qu'ils peuvent contenir, soit chez les intéressés, ou chez lui, en lui fournissant ce qui lui est nécessaire, à 16 réaux chaque; les instruments pour confectonner sont de nouvelle méthode, qu'ils ne faisant rien à désirer; également des matelas neufs, de laine super fine, pesant 2, 3 et 4 arrobes, au prix de 60, 74 et 88 réaux chaque; ces qualités de matelas donnent un tiers de profit; plus que ceux qui se fabriquent dans le pays; S'il y a quelqu'un qui désire à l'agence de servidumbre, dans la maison neuve de Don Juan-Maria Perez, avant d'arriver au marché, on trouvera avec qui traiter.

## Enrôlement.

Les individus qui voudraient entrer dans le corps de l'artillerie de place peuvent se présenter chez M. Joachim BERNARD, rue St. Louis no. 51, où à son établissement de las Bovedas: ils recevront une prime de seize patacons et prendront connaissance des avantages qui leur sont offerts.

## VENTA DE MUEBLES USADOS.

A las familias pobres!

En la calle que corre de norte a sur, 2<sup>a</sup> de la ciudad nueva, frente a la botica del Leon de Oro, al lado de la panadería de Costa, se venden especie de muebles usados por muy bajo precio; teniendo solo en vista de hacerse de ellos.

## VENTE DE MEUBLES.

Favorable aux familles pauvres; on les trouvera à un prix très modéré et de tous genres, dans le 2<sup>me</sup> rue de la nouvelle ville qui va du nord au sud, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or, auprès de la boulangerie de Costa.

Se vende esta imprenta, la que esta en estado de desempeñar cualquier trabajo que se encargue. Se dara con equidad, y a plazos cómodos. Ocurrase a su administrador en la misma imprenta, o en casa de la Señora de Lira, frente al Leon de Oro.

## ON VEND.

L'imprimerie orientale qui peut exécuter tous les travaux qui lui seront confiés, à un prix raisonnable et aux termes les plus commodes.

S'adresser à l'administrateur à l'imprimerie même ou chez Mme de Lira, vis-à-vis la pharmacie du Lion d'Or.

## UNE NOURRICE

Jeune, saine et robuste et de lait abondant qui nourrit depuis peu se trouvera rue Saint-Gabriel, confiserie de la patrie.

## Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

## AMA DE LECHE.

Hay una muy abundante y joven, recién parida; el que guste puede ocurrir a la calle de San Gabriel, en la Confitería de la Patria, darán razon.

On trouvera chez M. Lefebvre, à la Ville de Paris, rue de St-François, des Calendriers français, pour les bureaux.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Miro, du côté du sud. Sous le double rapport de la propreté et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

AVIS. Rue St-Joaquin des pêcheurs, No. — une porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

Les consignataires de trois mats le *Turanc*, précédemment les respectifs receveurs des marchandises de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il peut se continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 6 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissances; finiront le 23 courant. Les mêmes précédemment les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larbou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Trotsch rue San-Benito.

Le capitaine du trois-mats barque française, *Ducodé* prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

## A VENDRE OU A LOUER.

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède le chef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du *Patriote*, rue St. Jean, n.° 39.

## AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de St. Pedro ou du Porton, maison de Do. Benito Bianco, à la seconde porte en montant vers la Boena-Vista sur la droite, on a reçu de France, depuis quelques jours une certaine quantité de haricots, d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré. Comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions. S'adresser à Mr. LAMAC, au dit magasin.

## NOURRICE.

On en trouvera une jeune, saine et robuste, accouchée il y a environ cinq mois, chez Mr. Jean GARAT, au Restaurant vis à vis du *Lion d'Or*.

## AMA DE LECHE.

Se encontrará una, joven, sana y robusta, parida desde cinco meses, en la fonda de D. Juan GARAT, en la calle grande del mercado, frente a la botica del *Lion de Oro*.

Une personne qui a servi pendant longues années dans les premières maisons de cette ville en qualité de maîtresse d'hôtel offre ses services à ceux qui voudront bien l'employer.

S'adresser au bureau du journal

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Micoud est dissoute à l'amiable; l'actif et le passif restent à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

Le sieur Aurelot, natif de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), qui doit habiter le pays depuis plusieurs années, est invité de passer au magasin de M. Monet pour avoir connaissance des informations que lui adresse sa famille. MONET.

Le sieur Lecoste, de Montreuil (Seine), est invité à se procurer passage à bord d'un navire le plus prompt à partir. M. Monet est chargé par sa famille de satisfaire son passage. MONET.

## PORTRAITS A L'ESTOMPE.

Pour les portraits de face 6 patacons.

Pour ceux de profil 4 " "

S'adresser rue de los Pescadores, no. 34, maison de M. Gouquillou, à droite dans la cour.

## AVIS AU COMMERCE.

MM. DENIS ET ARMAND ont l'honneur de prévenir le public que la vente qui leur a été faite par M. CRAMPET, de la peluqueria située rue San Joaquin, est de nature par l'opposition des créanciers, et par conséquent les lettres qui avaient été soucrites par les acheteurs et acceptées par M. Labastie comme caution, seront nulles devant M. CRAMPET les remettre pour ne pouvoir réaliser la vente de ladite peluqueria.

## Navires en Charge.

Para Valparaiso y Guayaquil. — Saldrá precisamente en 10 de el presente mes, el superior Bergantín español Mexicano, clavado y forrado en cobre; admite carga y pasajeros para lo que tiene excelentes comodidades, y ofece un buen trato. Ofrase para tratar a los SS. Zumerann y Trotsch en la calle de San Benito.

## FOUR VALPARAISO.

Le beau trois mats barque l'*Alfred*, de première marche et de première classe, doublé et cloué en cuivre, mettra à la voile, sous le commandement du capitaine Dubertrand, pour ladite destination, du 15 au 20 de ce mois. Il peut recevoir du chargement et quelques passagers, qui trouveront toutes les commodités désirables dans une chambre élégante et spacieuse. Le meilleur traitement leur sera garanti.

S'adresser au consignataire Paul Duplessis, calle San Benito, n° 125.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste. Catherine: L'imposant brick *Indien* de Rouen, reconnu généralement partout où il se après d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour ladite destination incontinent il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer. On peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, à M. M. Malnez, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremont à son bord et chez M. Fischer, consignataire.

## COUBRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.